

L'escalade, quand même !

Autor(en): **C.M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **52 (1914)**

Heft 51

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-210879>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).Administration (abonnements, changements d'adresse),
Imprimerie Ami FATIO & C^{ie}, Place St-Laurent, 24 a.Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstain & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du N° du 19 décembre 1914 : Des troupiers gâtés (X. Y. Z.). — L'escalade, quand même ! (C. M.). — La crebillia-foumère de Mollie-Derbon (Marc à Louis). — Elève de Napoléon. — Mobilisés (F. Wœlfli). — Le patois d'en face.

Nouveaux abonnés.

Les personnes qui prendront un abonnement nouveau d'un an, dès le 1^{er} janvier 1915, recevront **GRATUITEMENT** les numéros du mois de décembre courant.

DES TROUPIERS GATÉS

Du poêle à Gottfried, le 15 décembre 1914.

Mon cher Conteur,

TAI-JE déjà dit la joie que tu me causes tous les huit jours? Tu m'arrives le dimanche après midi, à l'heure où les humbles troupiers que nous sommes remplaçant la demitasse et le pousse-café par un bout de Vevey ou de Grandson. Et alors je te lis avec une lenteur calculée, pour faire durer le plaisir, gardant pour la bonne bouche le morceau en patois. Ah! tes collaborateurs ne ressemblent pas à quelques gros personnages que je ne puis nommer, ils n'ont pas le « tournis », eux! La guerre n'a pas assombri leur humeur ni brouillé leurs idées. Je ne leur fais pas d'autres compliments, tu ne les insérerais pas; suffit qu'ils sachent que leur rayon de soleil tombe toujours à pic; car on a beau s'être fait à l'idée que notre bataillon est pour dix ans dans la Suisse allemande, il y a des moments où vous manque la vue des côtes plantées de bois tortu, où l'on débourserait volontiers un franc cinquante de chemin de fer, pour être, avec deux ou trois amis, dans une vraie cave de vigneron, devant un bossaton de notre petit blanc.

Ce n'est pas que nous ayons à nous plaindre des villageois qui hébergent notre compagnie, ce sont les meilleures gens du monde. Parmi eux, Gottlieb, sa femme Barbara, ses grandes filles Lisbeth et Anneli, ont droit à toute notre gratitude. Ils nous ont cédé, à deux de mes camarades et à moi, leur *Wohnstube*, l'ancien poêle de nos campagnes, sans vouloir accepter un sou. C'est là que nous passons nos brèves soirées, l'unique pinte de la petite bourgade étant toujours prise d'assaut. Ce poêle est une immense chambre d'un effet charmant avec ses vieilles boiseries de pin, son lit à colonnes et ses hautes armoires regorgeant de piles de draps et de nappes.

Quel est le nom de famille de notre aimable hôte? Je l'ignore. Tout le monde l'appelle Gottlieb, et nous ne dérogeons pas à cet usage. C'est un homme qui ne vit que pour ses vaches, des bêtes superbes d'ailleurs. Tous les jours il nous

les fait voir, tous les jours nous poussons les mêmes cris d'admiration et, chaque fois aussi, il nous entraîne dans la « chambre à lait » et nous fait boire une crème mousseuse encore chaude. Nous nous laissons allaiter comme des veaux, mais sans aller jusqu'à vider trois écuelles d'affilée, ainsi que notre amphitryon nous en donne l'exemple.

Gottlieb a passé une année près de Nyon, comme vacher, il y a de cela une trentaine d'années. En fait de français, il ne sait plus dire que « bonjour, bonsoir » et « merci »; mais il nous comprend sans peine. Lisbeth et Anneli parlent notre langue très agréablement; ce sont de belles plantes de dix-neuf et vingt ans, qui n'ont pas honte d'aider leur père à soigner son bétail, qui savent traire et faucher, et auxquelles il ne faudrait pas manquer de respect, car elles ont les poignets solides. Barbara, leur mère, est la seule de la famille qui ne comprenne pas notre langue. Nous nous entendons par signes, et comme elle se figure que nous saisissons les finesses du dialecte de l'endroit, elle nous conte de longues histoires que nous ponctuons de *so*, ce vocable allemand si commode et qui, selon l'intonation qu'on lui donne, sert à exprimer les sentiments les plus opposés. Barbara est, au reste, une vraie maman pour nous. Elle nous régale, un peu plus souvent que nous le voudrions, de pommes de terre avec de la marmelade aux prunes, de galette aux poires et de gâteaux aux oignons, trois friandises dont nous n'avions pas la moindre idée; et elle nous donne à entendre que « n'est pas gourmand celui qui aime les bonnes choses, mais bien celui qui les dédaigne ». Le moyen de ne pas faire honneur à ses plats doux!

Si je comprends bien l'excellente mais un peu trop verbeuse Barbara, ses amabilités à l'adresse des soldats welsches sont une sorte de rendu pour les bons soins dont furent entourées Lisbeth et Anneli quand elles apprenaient le français à Orbe et à Cossonay. C'est d'autant plus touchant que ces gâteries-là ne sont pas dans les habitudes de la région.

Ainsi, dimanche dernier, nous avions été invités à un dîner chez Gottlieb, sorte de festin d'accordailles servi en l'honneur du fiancé d'Anneli, du père et de la mère de ce futur gendre. Après le café noir et l'eau-de-vie de prunes, le fiancé et ses parents se levèrent de table et mirent chacun sur la nappe une pièce de deux francs! Ni Gottlieb, ni aucun des siens ne parurent froissés de ce geste.

Dans l'après-midi, nous trouvant à l'unique petit café, nous vîmes arriver les amoureux. Ils prirent chacun un boc; Anneli paya le sien. Cela nous fit rougir, nous de qui, chez ce bon Gottlieb, personne n'a jamais voulu prendre un liard.

Tu vois, mon cher Conteur, que nous ne sommes pas bien malheureux dans ces parages confinant à quatre cantons de langue allemande, de telle sorte qu'au cours de nos manœuvres nous foulons alternativement le sol de Berne, de Soleure, de Bâle-Campagne et de l'Ar-

govie. Nous nous arracherons cependant sans pleurer à leur excellente population et à leur brouillard malheureusement tenace, pour passer au coin natal certaines semaines de vacances promises à toutes les troupes — à tour de rôle, s'entend — vacances sur lesquelles chacun compte, mais dont la consigne défend de parler. Aussi ne t'en dirai-je rien.

Mais la consigne ne m'empêchera pas, après la tranche de gâteau aux oignons qu'on vient de m'offrir, de vider à ta santé, mon vieux Conteur, un plein verre de schnick aux bêlottes.

X. Y. Z.

A l'instar de Pétersbourg. — On sait que, depuis l'ouverture de la guerre européenne, les Russes n'appellent plus leur capitale Pétersbourg, mais *Pétrograde*.

Un Welsche transplanté sur les bords de l'Aar nous écrit que les habitants de la ville fédérale vont suivre cet exemple, et que, par égard pour les ours de la fosse, Berne se nommera dorénavant : *Plantigrade*.

Le prix de la passion. — En quelques mois, une demoiselle a croqué environ cent mille francs à un jeune homme qui lui faisait la cour.

— En somme, disait-elle l'autre jour, il n'a pas à se plaindre.

— Peu!... fait une amie, cent mille francs en quelques mois; je trouve que ce n'est pas mal.

— Bast! il était si passionné que, tout compte fait, chaque fois qu'il n'a embrassé, cela ne lui est pas revenu à plus de deux francs.

L'ESCALADE, QUAND MÊME!

Un Vaudois, très fidèle ami du Conteur, nous adresse la lettre que voici, qui prouve la juste popularité dont jouissent nos braves soldats et qu'ils méritent plus que jamais.

*** le 14 décembre 1914.

Mon cher Conteur,

HIER, nous avons eu un spectacle inoubliable à ***: le départ, après un jour de congé, passé dans leurs foyers, des deux bataillons aimés des citoyens et citoyennes de cette cité.

Vers cinq heures du soir, la gare de *** présentait son aspect des premiers jours de mobilisation: consigne sévère, pas de civils sur les quais, entrées rigoureusement gardées; mais ce n'était plus par nos joyaux « landsturmiens » mais par de nombreux gendarmes, sous les ordres de leurs officiers et sous-officiers.

Les abords de la gare étaient noirs de monde. L'élément féminin dominait. Des véhicules de campagne de tout genre débarquaient sur la place de nombreux soldats-campagnards, accompagnés de leur chère épouse, de leur sœur ou de leur amie. Ces chars à bancs, sur lesquels

étaient empilés soldats et citoyens rappelaient les beaux jours d'élection au Palais électoral. Puis c'étaient des fusées de rire si un soldat dégringolait du char plus vite qu'il n'aurait voulu, embarrassé par son équipement. J'en ai vu un, de ces soldats, tomber du haut d'un char sur le pavé; à peine ses épaules avaient-elles touché le sol, que ce brave fantassin se relevait d'un bond et esquissait un entrechat que n'aurait pas désavoué un acrobate.

L'un après l'autre, les deux bataillons prennent place dans les lourds convois préparés pour eux, environ 700 par train. Le léger part le premier aux acclamations de la foule massée sous les ponts.

Puis vint le tour du brave bataillon "... La foule était plus dense encore. Une grande partie des spectateurs avait abandonné les abords immédiats de la gare pour se masser sur la place voisine, afin de mieux voir partir le train et de le suivre plus longtemps des yeux.

Au « Cè que l'aino », entonné par les soldats, répondirent les acclamations de la foule; les bras, les chapeaux, les mouchoirs s'agitèrent par milliers et un immense « Au revoir » retentit.

Quoique cuirassé contre les émotions les plus diverses, mes paupières battirent bien un peu la générale, et j'enviais à ces soldats le bonheur de repartir pour continuer leur noble et sainte tâche, accompagnés des vœux, souhaits et pensées de cette foule si sympathique, dont les cœurs à l'unisson battaient pour eux.

Peu à peu, la foule se dissipa, les cafés des environs et de la ville se remplirent, donnant pour un moment l'illusion des fêtes de l'Escalade, supprimées cette année, et tout de même vécues quelques heures grâce à la présence de ces chers soldats parmi nous.

Un merci chaleureux à notre autorité militaire. C. M.

Coquin de thé. — En soirée :

— Dites-moi, chère madame, une tasse de thé?...

— Non, je vous remercie. Quand je prends du thé, le soir, ça empêche mon mari de dormir.

Clair et net. — Dans une de nos gares, un jour de grande affluence. Un employé placé devant une porte, crie, à chaque nouveau convoi, en étendant le bras :

« Les voyageurs qui ont des bagages passent par cette porte. Les voyageurs qui n'ont pas de bagages passent aussi par cette porte. »

LA CREBLIA-FOUMARE

DE MOLLIE-DERBON

L'è on galé velâdzo clli Mollie-Derbon, avoué sè carrâie et lau tâi de tirole rodze, sè groche courtene et lau puchein crâo à lizé. Dein la pe balla de tote demorâve la Luise Grabudzo, que l'êtâi bin la pe granta creblia-foumâre que l'ausse jamé vitu su stâ poûra terra. Dimâve tant qu'à sè dzenelhie. Por quant à son gaçon, lâi avâi fè tant de coup chautâ sè repé que stisse l'avâi djurâ de lâi fère vergogne devant lè dzein. Et que cein n'a pas manqué d'arrevâ, quemet vo z'allâ vère.

On dzo la Luise Grabudzo l'êtâi z'uva coterdzî vè 'na vezena. Lâi êtâi arrevâie quasu pè vè mîdzo, por cein que l'êtâi adi son hâora quand allâve fère vesita à quacon. L'êtâi omète assurâie d'avâi oquie à medzî, câ restâve lè lè dzein tant qu'on lâi ausse offè 'na croustelhie. De cotouma revègnâi vè l'otîo vè lè duvé z'hâore et pu coumeincîve lo café pò lo gaçon; dinse, gâgnîve on repé : l'êtâi trâu tâ pò dînâ et trau

vito po petit goûtâ. Mâ clli dzor, lo gaçon l'avâi djurâ de la mougâ on bocon.

Quand stisse vâi que l'êtâi mîdzo et que la Luise Grabudze l'êtâi via, pè vè lè vesin, ne fâ né ion ne dôt : l'empougne lo bouffet iô on mettâi lo pan. (l'êtâi on ratâlî avoué duve porte et dâi latte ein amont po lè z'ècouèlle) lo tserdze su sa rîta et pu via vè la vezena.

Lâi arreve justo âo momeint que la Luise l'êtâi selâie po medzî la soupa. On oût borra oquie pè l'allâie et pu vaitcè que lo gaçon l'eintre dein la cousena.

Vo z'arâi faliu vère la mena que fasâi la Grabudzo quand vâi sa garda-roba. Sè lâive tota drâte de sa chôla, ein peliouneint : lè potte lâi allâvant de colère, et ie fâ ein quequelhieint à son domestiquo :

— Qu'è-te cein ?

— A te que, noutra mâitra, l'è mîdzo et vo z'âi âobliâ de laissâ la clliâ dau bouffet. Adan, po ne pas vo dèreindzi vo l'apporto quie po que vo pouéssi mè bailli on bocon de pan.

Sti coup, se quacon l'a risu, n'è pas la Luise Grabudzo.

MARC A LOUIS.

Des vers. — Dans un salon on sollicite un poète à lire ses poésies. Celui-ci résiste mollement.

« Quel poseur ! murmure un confrère, il faut toujours lui tirer les vers du nez ! »

Le remède. — Chez le médecin :

— Docteur, j'ai attrapé un rhume de cerveau atroce. Que dois-je prendre ?

— Un mouchoir de poche.

Elève de Napoléon.

L'*Almanach Hachette* pour 1915, qui vient de paraître, et qui donne une Histoire illustrée des trois premiers mois de la guerre et une petite Encyclopédie militaire que tout le monde voudra lire, publie des pensées de Napoléon qui expliquent et résument la tactique du général Joffre.

Napoléon disait :

— C'est l'imagination qui perd les batailles. — A la guerre, rien ne s'obtient que par le calcul : tout ce qui n'est pas profondément médité dans les détails ne produit aucun résultat. A la guerre, il faut des idées simples et précises. — La première qualité d'un général en chef est d'avoir une tête froide qui reçoive l'impression juste des objets, qui ne s'échauffe jamais, ne se laisse pas éblouir, enivrer par les bonnes ou mauvaises nouvelles, que les sensations successivement simultanées qu'il reçoit dans le cours d'une journée, s'y classent et n'occupent juste que la place qu'elles méritent d'occuper, car le bon sens, la raison, sont le résultat de la comparaison de plusieurs sensations prises en égales considérations. — Le succès de la guerre dépend de la prudence, de la bonne conduite et de l'expérience du général. — Une armée n'est rien que par la tête. — Tout l'art de la guerre consiste dans une défensive bien raisonnée, extrêmement circonspecte et dans une offensive audacieuse et rapide. — L'art de la guerre ne s'apprend ni dans les livres, ni par l'habitude. C'est un tact de conduite qui proprement constitue le génie de la guerre. — Il faut que l'armée regardé le déshonneur comme plus affreux que la mort.

L'aimable voisin. — A table d'hôte un monsieur, très aimable, saisit le carafon de vin et en verse à tous ses voisins.

— Madame, un peu de vin?...

— Oh ! monsieur, je veux bien, je vous remercie.

— Et vous, monsieur ? fait à un autre convive l'aimable verseur.

— Avec plaisir?... Mais vous me donnez tout. Vous ne vous servez pas ?

Le verseur, avec un sourire :

— Ah ! à présent, je vais pouvoir en demander du frais.

MOBILISÉS

Samedi 25 juillet 1914. — La petite section de X... tient son assemblée mensuelle. Le président, regardant sa montre :

— Gymnastes ! C'est à 8 heures et demie que l'on doit commencer. Voilà 9 heures et quart ! Si ça continue, je donnerai ma démission. J'en ai assez.

Ce brave président ! Voilà huit ans qu'il remplit ces fonctions ingrates. Combien de fois n'a-t-il pas déjà fait ces remarques, exprimé ces mêmes menaces ? Et il est toujours là, solide au poste. Il est vieux garçon, le brave président, et sa section remplace le foyer.

L'ordre du jour n'est pas chargé. On se passe la main dans les cheveux à propos du beau succès remporté à La Tour. Un « vieux » a offert un tonnelet de bière. Les chopes circulent ; le caissier aussi, son terrible carnet à la main.

— Nous arrivons aux propositions individuelles, annonce le président.

Une voix dans le fond :

— Je... je... demande si, des fois, la section ne pourrait pas organiser quelque chose pour commémorer le 1^{er} août, une manifestation ?

— Bravo ! Appuyé ! C'est sûr ; l'idée est bonne. On demandera à la « Jeunesse » et à la « Fanfare » s'ils veulent se mettre avec nous.

Bref, on décide séance tenante que le Comité ferait le nécessaire pour fêter dignement le 1^{er} août ; puis la séance est levée.

— Salut, bonne nuit !

— Salut, à demain soir, au local.

— Hé, dis-voilà à Jules au maréchal de rappliquer. On aura besoin de lui pour les pyramides !

— Bon, j'y dirai. Salut ! Bonne nuit !

Samedi 1^{er} août 1914. — Patacrââ ! Ça y est ! Comme une bombe, la guerre a éclaté, soudaine, jetant la panique un peu partout et détruisant tous les projets, y compris la commémoration du 1^{er} août. Allez, bougez, les gars ! A la frontière, et plus vite que ça, avant que quelque voisin ait pu entrer chez nous sans frapper.

Dans la petite localité en question, tout est sens dessus dessous. Des groupes compacts se bousculent devant la maison communale, vers le hangar de la pompe, devant le Lion-d'Or, partout où est affiché l'ordre de mobilisation générale.

— Pour sûr que c'est encore ces Allemands qui ont cherché une rogne, dit sentencieusement le garde-champêtre.

— Allons, allons, fait l'assesseur, ne jugeons pas avant de savoir !

Déjà ceux du landsturm, équipés à la hâte, dégringolent le raidillon qui mène à la gare. Les uns sont soucieux. C'est sûr ; abandonner ainsi, d'une minute à l'autre, la femme, les mioches, sans trop savoir ce qui vous attend là-bas, à la frontière ! D'autres, pleins d'entrain, chantent un refrain ou s'interpellent, joyeux.

— Hein, Jules, qui aurait cru celle-là ? Comme ça, d'un coup, aller se battre ! Parce que, tu sais, ça va chauffer dur, tu verras.

— As-tu au moins pensé de prendre la moindre des choses, un boutefâ, où une tomme, pour les dix heures ?

— Oui, oui, l'inquiète pas. J'ai même une fine goutte là, dans mon sac ; ça nous redonnera un peu de cœur, quand on sera plus loin que Bümplitz.

— Et dire que, demain, on allait « emmoder » cette fête du 1^{er} août et qu'il n'y a rien de fait. Sale guerre !

Le train est en gare. Les wagons sont déjà bondés de soldats du landsturm, tous aux fenêtres, la tunique déboutonnée, le visage conges-